***Les Paraphrases bibliques aux XVIe et XVIIe siècles,* Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004, textes réunis par Véronique Ferrer et Anne Mantero, introduction par Michel Jeanneret. Genève, Droz, 2006, coll. Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 415. Un vol. de 492 p.**

De quel savoir relève la paraphrase de la Bible ? Affaire d'exégète ou de théologien ? Préoccupation de traducteur ? Ce volume collectif, fort de vingt-trois contributions et préfacé par Michel Jeanneret, l'aborde avant tout comme une pratique d'écriture déconcertante. Il offre d'efficaces lectures à dominante rhétorique et poétique.

La notion de paraphrase biblique est fuyante : elle recouvre des pratiques d'écriture diverses et des opérations intellectuelles variées. Pour les XVIe et XVIIe siècles, elle n'est pas « un acte de subordination idéologique ou littéraire mais bien plutôt l'apprentissage d'une forme de liberté », ainsi que le soulignent les deux éditrices, Véronique Ferrer et Anne Mantero. « Liberté » est le maître mot d'une pratique de réécriture qui ne se fige pas tout à fait en un genre littéraire. Du volume, il se dégage l'hypothèse d'une rivalité quasi institutionnelle entre l'exégèse scolastique et la paraphrase biblique. Dans son introduction, M. Jeanneret rappelle le présupposé de la paraphrase : contre la sacralisation de la lettre du texte, la Bible est Parole vive, c'est-à-dire un « énoncé performatif ». Aussi la paraphrase tient-elle de la traduction, de l'imitation, de l'explication, du commentaire, de la méditation, de l'oraison. Le volume organise les contributions selon quatre modalités de réénonciation paraphrastique : exégétique, littéraire, poétique et mise en musique. La paraphrase biblique apparaît comme exemplaire du travail d'entrelacement d'une culture rhétorique et d'une culture chrétienne. L'étude littéraire introduit ainsi autant à une forme savante de l'activité des humanistes qu'au succès séculier et mondain des Écritures.

La première partie livre un dossier sur le moment polémique de la paraphrase, centré sur la publication des *Paraphrasis* d'Érasme (de 1517 à 1524). Elle recoupe alors un principe d'interprétation des Écritures : la nécessité de rendre clairs et accessibles des « lieux obscurs » de la Bible. Dans l'étude liminaire, Max Engammare retrace une histoire des occurrences du mot, appliquées aux Écritures, pour le XVIe siècle. Jean-François Cottier complète la description de la paraphrase entendue depuis l'antiquité comme technique rhétorique. Avec les paraphrases d'Érasme (études de J.-F. Cottier, Daniel Ménager, Jean-Claude Margolin) et les « commentaires » (paraphrases qui ne disent pas leur nom ?) dus à Lefèvre d'Étaples (Guy Bedouelle), les humanistes se définissent par opposition aux théologiens, allant jusqu'au conflit avec la Sorbonne (Noëlle Balley). La paraphrase apparaît comme une pratique équivoque : elle est autant une traduction de la Bible qu'un substitut à la traduction ; un refus du commentaire qu'une variante du commentaire ; un retour au texte biblique, allégé des strates d'exégèses autorisées, qu'une nouvelle médiation qui s'interpose entre les Écritures et la lecture personnelle.

Les deuxième et troisième parties dégagent la plasticité des rhétoriques de la paraphrase. Christophe Bourgeois étudie les lectures rhétoriques de la Bible au XVIe siècle : réaffirmant la littérarité des Écritures, elles enclenchent le mécanisme d'intertextualité qu'est l'imitation différentielle. En ce sens, la paraphrase produit des textes nouveaux et se coule dans les genres littéraires préexistants. La deuxième partie défriche des réécritures de l'Ancien Testament, datant de la seconde moitié du XVIe siècle : Michele Mastroianni étudie des poèmes de Chassignet, Jean Brunel lit Scévole de Saint-Marthe, V. Ferrer, des paraphrases en vers et en prose de l'Ecclésiaste, et Samuel Junod, des paraphrases de Jérémie. Pour le XVIIe siècle, A. Mantero étudie les paraphrases pauliniennes de Godeau.

La critique sur la paraphrase biblique est cependant dominée par la réécriture des psaumes. En dix études classées par ordre chronologique, la question donne lieu à un réel renouvellement critique, à l'aide de méthodes originales. En introduction à la troisième partie,

Jean-Michel Noailly présente quelques résultats du travail d'inventaire des traductions des psaumes, entrepris depuis 1992. Isabelle Garnier-Mathez dégage la traduction de Marot de la littérature réformée en étudiant le lexique de la connivence évangélique. Eliane Engelhard s'intéresse aux continuateurs de l'œuvre de Marot en comparant cinq traductions du psaume 84. Deux contributions éclairent la présence paradoxale des psaumes dans la littérature protestante du XVIIe siècle : Julien Gœury signale que la paraphrase des psaumes ne trouve guère de place à côté de la traduction officielle en vers et revient sur les débats qui accompagnent la révision de la traduction canonique du psautier, à partir des années 1640 ; Inès Kirschleger étudie une expansion du psautier, un manuel de piété à usage réformé, *Le Voyage de Beth-El* du pasteur Forcquembergues (1663). Pour la dévotion catholique, Bruno Petey-Girard attire l'attention sur une amplification en prose des psaumes de pénitence, des séquences appelées « oraisons ». L'étude de Christian Belin sur les paraphrases du psaume 136 au XVIIe siècle discerne dans la production en vers un « lyrisme contrarié » mais un « poème théologique » dans la prose fragmentaire de Pascal. Enfin, l'approche poétique de Stéphane Macé, au sujet du psautier de Racan, invite à considérer les aspects lyriques de la réénonciation de la Bible.

La dernière partie complète la précédente par trois articles de musicologie, dont deux sont consacrés au psautier : études d'Isabelle His et Jean Vignes sur les *Pseaumes en vers mesurez* mis en musique par Claude Le Jeune (1606) ; de Marc Desmet sur les *Cantiques spirituels* de Charles de Courbes (1622) ; de Thierry Favier sur la mise en musique du psautier de Godeau, au début du XVIIIe siècle, par Pierre-César Abeille.

Ce volume pluridisciplinaire participe du renouvellement actuel de la bibliographie sur les formes de l'énoncé religieux, pour la période considérée. L'alternance de synthèses stimulantes et d'études ponctuelles sur des textes mal connus, les conclusions de J. Vignes, l'index des noms, la bibliographie sélective (p. 471-480) offrent, dans une typographie impeccable, un accès solide à un champ critique nécessairement éclaté, contradictoire et ouvert.

Audrey DURU